

D'un gracieux mouvement de poignet, Irène repoussa la manche trop large de son pull trop grand et attira vers elle l'ouvrage imposant qu'elle recherchait. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle le consultait et, à chaque fois qu'elle devait le déplacer jusqu'à sa table, elle mettait un point d'honneur à montrer que cela ne lui posait aucune difficulté. Dans le cas contraire, elle ne manquait jamais de recevoir des propositions d'aides suivies, inévitablement, de la demande de son « 06 ». Elle le posa aussi délicatement que possible sur la table où se trouvaient huit autres personnes, poussa une discrète expiration de soulagement, replaça une de ses longues mèches noires derrière son dos et reprit sa place. Seulement, au moment où elle ouvrit son livre, elle remarqua une feuille jaune pliée en deux. Irène jeta un coup d'œil à ses voisins de table. Personne ne la regardait. Chacun était absorbé par sa tâche ou alors par ce qu'il y avait sur son smartphone. Curieuse, mais méfiante, Irène décida d'y jeter un coup d'œil. Qu'est-ce qu'elle risquait après tout ?

Madame... ou Mademoiselle.

Veillez excuser mon indécision mais par les temps qui courent, je ne sais plus trop lequel des deux employer pour m'adresser à une jeune femme pour la première fois.

Cela fait plusieurs semaines que j'arpente les allées de cette bibliothèque universitaire. Régulièrement, les lundis et les mercredis si je ne me trompe pas, je me retrouve sur la même table de travail que vous et il se trouve que votre présence me fait grande impression.

Aujourd'hui encore, la providence m'accorde le privilège d'être près de vous et je ne pouvais laisser passer l'occasion de vous adresser ces quelques mots.

A mes yeux, avec votre corps menu, vos longues jupes sages et vos immenses pulls, vous êtes comme un charmant petit lutin enseveli sous les vêtements d'un ogre. Pourtant, malgré cette armure de laine, de flanelle et de velours, je n'ai pu m'empêcher de remarquer la beauté de la longue chevelure noire et brillante que vous laissez en liberté dans votre dos, la grâce de votre corps en mouvement ou encore, la délicatesse des traits de votre visage.

N'allez pas croire que je suis un habitué de ce genre d'exercice. Aborder une femme, trouver les bons mots et lui faire des compliments sont des choses que je ne fais pratiquement jamais. Qui plus est, à notre époque, où les premières rencontres se font souvent via un écran. Pourtant, au lieu d'avoir le regard ébloui par un écran d'ordinateur, vous êtes là, sur cette table, à côté de l'allée des livres sur l'histoire de l'art en France à vous encombrer d'ouvrages presque plus grands et plus lourds que vous. Alors je me dis que des mots sur du papier vous seront peut-être moins désagréables qu'une banale demande de numéro de téléphone. Cela ne garantit en rien votre accueil, j'en ai conscience et je m'excuse par avance pour le désagrément occasionné. Mais voilà, qui ne tente rien n'a rien, alors, j'essaie :

Madame ou Mademoiselle... accepteriez- vous de me montrer votre culotte ?

Irène se retint de justesse de ne pas pousser un cri de surprise et plaqua sa main sur sa bouche. Choquée. Qui avait bien pu lui écrire... ça !?

La lettre avait été écrite par un homme. Elle en était sûre, alors elle tourna le regard vers ses voisins de table. Le vieux monsieur à sa gauche n'avait ni la même écriture ni les bonnes feuilles. Le groupe de trois jeunes hommes à sa droite, au style hypster hyper travaillé, n'avaient que des tablettes. Elle tourna alors le regard vers l'homme qui était juste face à elle. Lui non plus ne la regardait pas. Il était occupé à nettoyer ses lunettes. Devant lui se trouvaient deux ou trois livres et un bloc note fermé. Irène se surprit à le détailler du regard. Comparé aux jeunes hommes à sa droite, son style laissait à désirer. Sa crinière de boucles blondes avait l'air de pousser sans ordre particulier, il portait un vieux pull rouge mais il était plus grand, bien bâti et avait un beau visage. Du genre de ceux que des artistes auraient aimé sculpter. Tout à coup, l'image de cet inconnu, debout, de grandes ailes d'ange ouvertes dans

son dos, le regard bienveillant et complètement nu, traversa son esprit. Irène se morigéna en détournant le regard. Voilà qu'elle divaguait, maintenant. Il était agréable à regarder mais ce n'était pas une raison. Elle sentit son agacement s'accroître. Elle devait savoir qui lui avait fait une telle demande. Elle n'aimait pas être le sujet de blague aussi graveleuse. Derrière l'homme au pull rouge, un homme passa en regardant vers elle avec un grand sourire niais et lui fit un signe de la main. Irène sentit une bouffée de rage lui monter au visage et elle se prépara à se lever pour lui dire sa façon de penser. Sauf qu'il ne s'adressait pas à elle mais à une autre femme derrière elle. Perplexe, agacée, Irène était sur le point de laisser tomber pour se remettre au travail tant bien que mal, lorsque son regard tomba de nouveau sur l'homme au pull rouge en face d'elle. Il nettoyait toujours ses lunettes. Irène fronça les sourcils, méfiante. Qui avait besoin de deux minutes pleines et entières pour effacer quelques traces sur des verres ? Elle se pencha pour mieux observer la tranche de son bloc note puis, s'adossa à sa chaise, le visage pincé. Dans un même mouvement, l'homme se redressa lui aussi, replaça ses lunettes devant des iris d'un vert limpide, ouvrit son carnet aux feuilles jaunes et la regarda droit dans les yeux avec un impertinent petit sourire en coin.

Conrad avait chaud. L'automne touchait à sa fin, et la salle de la bibliothèque disposait d'un plafond tellement haut qu'il y faisait froid même quand le chauffage était allumé. Pourtant, Conrad, habituellement si frileux, avait chaud. Il regarda la jeune femme à qui il avait envoyé ce petit message complètement insensé. Elle lui avait adressé le regard le plus noir qu'il ait jamais vu et était en train d'écrire à toute vitesse sur une feuille blanche. Très vite, elle y planta furieusement son stylo pour placer un point final et fit glisser la feuille jusqu'à lui d'un geste ferme et brusque. Conrad récupéra la feuille, pas très rassuré, se mit à lire sa réponse avant de la lâcher, sonné.

Monsieur.

Avant de répondre à votre lettre, je vous autorise à m'appeler Mademoiselle. En tant que jeune femme, non mariée, je préfère qu'on m'appelle ainsi.

Monsieur, donc. Si votre lettre s'était arrêtée avant votre question, je me serais contentée de la lire et de peut-être vous remercier. Vous avez raison, j'aime les livres et le papier. Et puis lire des compliments, qu'on ait envie ou non de leur donner une suite, reste toujours très agréable.

Mais, étant donné que tout cet étalage de belles et longues phrases n'a pour but que de vous permettre rincer l'œil et de regarder ce qu'on peut trouver sous ma jupe, j'en viens à me désespérer de la gente masculine. Le point positif dans tout ça, c'est que vous, au moins, avez été franc. Et élégant. De l'élégance dans l'obsession sexuelle, en voilà un sujet d'étude intéressant.

Malheureusement, vous vous doutez bien de la réponse que vous allez recevoir, n'est ce pas ?

Non, Monsieur, je ne vous montrerais pas ma culotte. Je n'en ai pas du tout envie. Pire, cela m'est matériellement impossible. Pour la simple et bonne raison que je n'en porte pas.

Chère Mademoiselle.

Merci d'avoir pris la peine de me répondre. Vraiment. A ma question, vous répondez non. Je le note et je l'enregistre. Il se trouve que je suis très sincère quand je vous dit que je ne suis pas du tout habitué à aborder une femme. Il paraît que mon allure, plaît. Que je ressemble à un personnage de comics américain d'inspiration nordique. Thor, je crois. En plus bouclé. Donc, d'habitude, ce sont elles qui m'abordent, qui débordent de joie quand

j'accepte de les fréquenter et qui se désespèrent quand elles se rendent compte que j'ai du mal à faire preuve d'initiative.

N'est-il pas étrange de reprocher à quelqu'un ce qu'on appréciait chez lui au début ?

Cette tentative d'approche était, en fait, pour moi, une façon de me sortir de ma zone de confort, voyez-vous. De me donner à moi-même le coup de pied aux fesses qu'aucune de mes partenaires précédentes n'a réussi à me donner. Je suis navré si je vous ai choqué par ma requête. Je l'ai fait par impertinence et par pure provocation. Dommage qu'elle ne vous ait pas fait rire autant que moi quand je l'ai écrite. C'est un peu pour ça que je reste assez perplexe sur le sens à donner à votre dernière phrase.

Vous n'en avez pas... Vraiment ? Dois-je considérer cette assertion comme une simple information ou une boutade pour me faire dresser d'embarras ? D'embarras et de curiosité...

Cher Monsieur.

Pauvre de vous. Victime de votre physique avantageux. Jouet de ces dames, vraiment ?

Cependant, si je comprends bien les reproches que ces, nombreuses (?), femmes vous ont faits, je ne peux que me ranger que de leur côté. Ne rien faire et se laisser faire c'est un signe de paresse, de peur ou tout simplement, d'un manque d'intérêt. Je comprends donc la lassitude de vos anciennes partenaires et surtout, je comprends mieux pourquoi votre tentative d'aller à l'abordage de ma culotte constitue, pour vous, un exploit. Manque de pot, il n'y en a pas. Je vous l'assure.

Il se trouve qu'en plus d'étudier l'histoire de la danse, je la pratique avec assiduité. Il faut croire que vous avez eu l'œil en remarquant « la grâce de mes gestes et le charme de mon corps en mouvements ». Quoiqu'il en soit, quand je danse, je suis sans cesse cintrée dans des tenues très près du corps ou alors très dénudées. J'aime, quand je me rends dans d'autres espaces que ceux où mon corps est un outil, trouver le moyen de le faire disparaître tout en le laissant respirer.

L'objet de votre curiosité est, dans le cas ici présent, comme une sorte de carcan pour moi. Donc, non, quand je suis habillée comme ça, je ne porte pas de dessous. Je vous ai donc transmis une simple information. Et comme je n'ai pas envie que vous mettiez ma parole en doute, une fois que vous aurez lu ce message, je vous propose de laisser tomber votre stylo sous la table, de vous pencher et de vérifier par vos propres yeux.

Très chère Mademoiselle.

Vous a-t-on déjà dit que vous étiez une créature aussi belle, charmante, fascinante que cruelle ? Non ? On aurait du. Vous êtes telle... une sirène. Une sirène de bibliothèque.

En tentant d'attirer votre attention je m'étais préparé à presque toutes les éventualités : être ignoré, rejeté, recevoir ma lettre en plein visage, ou alors, dans mes rêves les plus fous, réussir à obtenir votre approbation.

Mais être torturé, ça, je ne m'y attendais pas.

Parce que c'est le nom que j'ai envie de donner à ce que vous me faites vivre : de la torture. Je ne sais pas si je dois vous remercier ou vous maudire pour le spectacle que vous m'avez offert. Parce que voir votre main soulever avec autant de grâce et de façon aussi furtive votre jupe pour me laisser voir... que vous n'avez pas menti, ne m'a pas seulement fait dresser d'embarras. J'ai un mégalithe dans le pantalon. Auriez-vous, par hasard un conseil à me donner pour que je puisse me lever d'ici quelques minutes sans craindre de trop attirer l'attention sur ma petite personne et sur mon gros problème ? Mon cerveau refuse de m'obéir, il a décidé de m'obliger à vous observer mordiller votre stylo et à se focaliser sur tous les gestes, volontaires, ou non, qui peuvent alimenter l'élévation du monument que mon corps dresse à la gloire du votre.

Très cher monsieur

Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha. Ha !

Je n'ai pas le droit de rire à gorge déployée. Je m'autorise donc à la faire sur papier. Effectivement, je constate, noir sur blanc, stylo sur feuille, encre sur papier que vous avez un sérieux problème... de modestie !

Un mégalithe. Non ! Un monument ! Mais, à vous croire, bientôt c'est la Tour Eiffel elle-même qui va provoquer votre déséquilibre et vous empêcher de quitter cette table et de marcher sans blesser personne ! Je suis étonnée de ne pas avoir vu la table se soulever après que vous vous êtes relevé et que vous avez reposé votre stylo à côté de vous.

Franchement, je demande à voir. Si tant est qu'il y ait quelque chose à voir. Quand à vous aider, je ne peux rien pour vous. A part, peut-être, de vous conseiller de vous reconcentrer sur vos recherches. Sur quoi travaillez-vous, d'ailleurs ? Je vous ai parlé de mon sujet d'étude. Quel est le votre ? Laissez-moi deviner : un homme qui n'a jamais dragué de sa vie, qui balance la pire phrase d'approche qui soit à une femme qui a attiré son regard... Vous étudiez l'histoire de la séduction en France ! De la séduction et des râtaux ! A ce stade, le mégalithe devrait avoir retrouvé sa taille de gravillon ? Non ?

Ma très chère Mademoiselle

Vous maîtrisez l'art de souffler le chaud et le froid avec brio. Je ne peux que m'incliner devant votre talent. Cela m'apprendra à m'attaquer à plus fort que moi.

Le mégalithe vous remercie. Grâce à cette focalisation sur mon sujet d'étude, il a repris sa place mais certainement pas la taille anecdotique que vous lui attribuez. J'imagine que vous avez du rire sous cape en écrivant cette remarque perfide. Par contre, je ne peux me montrer qu'admiratif devant la maîtrise dont vous faites preuve pour dissimuler vos émotions. Vous êtes capable de rire et de mordre sans même donner l'impression de ne faire autre chose que de vous plonger avec encore plus de concentration sur votre lecture. Moi, j'ai du mal à me souvenir de la dernière phrase que j'ai lu. Heureusement, j'arrive à me souvenir de mon sujet d'étude. Je travaille sur l'histoire de France et son rapport au métissage pendant la période de la traite négrière. Il se trouve que j'ai des origines germaniques du côté de mon père mais que je suis aussi afro descendant du côté de ma mère. Mon sujet d'étude est donc plus proche de moi que le gars au marteau qui lance des éclairs et tue des supers vilains. Alors oui, si je repense à la période que j'étudie, mon sujet d'étude et son contexte, ça calme. Merci pour le conseil.

Toutefois, je remarque que votre message se termine par une question. Une petite question mais une preuve de votre curiosité quand même. Je trouverais cela ingrat de ne pas vous proposer de la satisfaire. Alors, si vous êtes prête à ôter vos lourdes chaussures et à tendre vos gracieux petits pieds sous la table, droit devant vous, vers moi, je suis sûr que vous pourriez trouver une réponse qui vous permettrait de réajuster votre évaluation. Mais je vous préviens. En parlant de vos pieds, j'ai fermé les yeux un peu trop longtemps et les souvenirs du trésor caché sous votre jupe ont sonné la fin de la trêve.

Mon très cher Monsieur

Rendons à Odin ce que l'on doit à Odin. Ou au général Dumas ce qu'on doit au Général Dumas (oui, j'ai entendu parler du père métis de l'écrivain Alexandre Dumas). Vous êtes très divertissant à regarder. Et, grâce à vous, je m'amuse beaucoup. Même si, si j'étais raisonnable, je ne devrais pas.

Quelle charmante attention de votre part que de vous mettre à ma disposition afin que je puisse reposer mes pieds ! A l'opéra, lors des séances d'échauffement, il y a de longs moments où je ne me consacre qu'à eux et à leur flexibilité. En voilà une compétence bien pratique pour ce que je suis en train de vous faire. Je n'aurais jamais pensé que cela serait à

ce point utile pour évaluer le corps de quelqu'un d'autre. Utile et efficace, si je me réfère à l'expression de votre visage, de votre regard ou à votre souffle erratique. Je trouve cela dommage d'ailleurs, que vous vous sentiez obligé de dissimuler tout cela derrière une toux ou un besoin subit de poser votre tête sur la table, entre vos bras. Allez, je vais vous donner mon verdict : Moui... Vous avez raison, j'ai été injuste avec vous. Il y a bien quelque chose érigé à ma gloire mais il a la taille d'une petite statuette. Quelque chose que je serais ravie de poser sur les étagères de ma bibliothèque. Voilà ! Vous m'avez rendu la politesse et je vous ai rendu justice. Bonne continuation à vous et essayez de garder une distance de sécurité avec les gens en sortant.

Ma très, très, très chère Mademoiselle

Je me rends. J'arrête de jouer. Vous avez gagné. Je vous en supplie, ne me laissez pas comme ça ! Quitte à être une sirène, soyez celle d'Andersen, pas celles que croise Ulysse. Soyez celle qui ouvre son cœur et pas celle qui les dévore. Je suis prêt à faire n'importe quoi pour avoir la chance de connaître votre nom, votre numéro de téléphone, de vous revoir, vous toucher, vous goûter... ne me dites pas que je suis le seul à être dans cet état. Ne me dites pas que toute cette conversation vous a laissé de marbre... Au fait, je m'appelle Conrad.

Irène se mordit l'intérieur de la lèvre après avoir lu la réponse de l'homme au souffle discrètement saccadé qui la regardait avec intensité à travers les verres de ses lunettes. Effectivement, elle avait joué. Par pur esprit de vengeance, elle l'avait provoqué. Il voulait voir sa culotte, tant pis pour lui. Sauf que contrairement à ce qu'il croyait, il n'était pas le seul à avoir perdu. Elle aussi était incapable de reprendre ses esprits et ce petit jeu lui avait donné envie d'en voir plus. Et puis sa façon d'écrire lui donnait envie d'en découvrir plus sur un homme capable de la faire sourire, rire et de la pousser à se montrer aussi audacieuse juste avec des mots sur du papier. Irène plongea une dernière fois son regard dans celui du bel homme aux boucles dorées et au pull rouge chez qui elle était ravie d'avoir provoqué une si belle érection et qui tentait vainement de reprendre ses esprits en faisant mine de feuilleter son carnet de note.

Bonjour Conrad.

D'accord. Arrêtons de jouer. Avec les mots du moins. Pour répondre à votre question, je ne sais pas. Vous êtes tentant mais je ne sais pas si vous l'êtes suffisamment pour me faire abandonner mes réticences. Je ne veux rien de sérieux. Je ne veux rien qui ressemble à une relation banale, prévisible, ennuyeuse ou sérieuse. Alors... surprenez-moi ! Racontez-moi un de vos fantasme, à réaliser ici, dans cette bibliothèque et je verrai si j'ai envie de donner suite à votre requête de me revoir, de me toucher ou... de me goûter. Au fait, je m'appelle Irène.

Bonjour Irène.

Si je n'ai qu'un fantasme pour vous convaincre, voilà celui que vous m'inspirez : je vous veux, assise sur un bureau, jupe relevée et jambes écartées, avec moi qui vous regarde vous toucher. Je ne me toucherais pas. Je veux juste savourer le spectacle jusqu'à vous voir perdre le contrôle. Et quand je vous sentirai proche de la fin, là, seulement je m'autoriserai à vous goûter pour vous accompagner.

Conrad la regarda se retenir de sourire à sa proposition. Pourvu qu'elle dise oui. Parce que malgré la chance qu'elle lui laissait, malgré l'intérêt qu'elle lui montrait, elle était assez méfiante et impitoyable pour le planter là. A la base, malgré sa petite question provocante, il voulait juste attirer son attention pour pouvoir l'inviter à sortir, boire un verre et plus si affinité. Commencer une relation tout ce qu'il y a de plus simple. Mais il avait parlé culotte et

elle, voulait un fantasme. Ça lui faisait tout bizarre de commencer par la fin mais, en même temps, il n'avait jamais été aussi excité de sa vie. Tant pis pour l'ordre. Tant pis pour les étapes. Pourvu qu'elle dise oui.

D'accord Conrad.

Aussi fou et risqué que cela puisse être, je veux bien vous suivre et réaliser ce fantasme avec vous. Dieu et mon corps seuls savent pourquoi. Seulement, j'ai des conditions. Nous sommes deux inconnus qui partagent une sorte de parenthèse littéraire et érotique. Et j'aimerais que cela reste ainsi. Pas de noms ou d'échanges sur nos vies. Pas de numéros de téléphone et de rencontre en dehors d'ici. Rien ne vous interdit d'être exclusif. Ce serait tout à votre honneur. Moi je n'aurai pas le temps d'être volage, si cela vous intéresse. Mais nous ne serons qu'amants, pas en couple. Je souhaiterais aussi, que tout ce qu'on... réalise soit écrit au préalable et qu'on ne s'adresse jamais la parole de vive voix. Je sais. C'est un défi. Ou un caprice. Mais je le trouve amusant à relever. Nous sommes là pour jouer, après tout. N'est-ce pas ? Alors ? Où dois-je m'asseoir ?

Conrad failli sauter de joie. Mais il se retint et se contenta de serrer le poing en signe de victoire, discrète, sous la table. Il jeta un œil autour de lui. Où pouvaient-ils aller, effectivement ? L'alcôve lui paraissait être le lieu idéal. L'alcôve, ou, officiellement, la salle d'étude de documents rares et sensibles, était une salle sans en être vraiment une. Réservée aux futurs doctorants et aux chargés de cours, elle se trouvait dans une impasse, tout au fond d'une allée que personne n'avait envie de fréquenter à cause du thème et de l'ancienneté de ses ouvrages. Il fallait une clé pour en ouvrir le petit portillon et avoir le privilège de s'installer devant son seul et unique bureau. Ce dernier était collé contre un avancement dans le mur. Quand on s'y asseyait, on pouvait voir tous ceux qui remontaient l'allée mais personne ne pouvait voir ce qu'on y faisait. Pratique pour des chargés de cours qui préparaient ou corrigeaient leurs copies d'examens sans être épiés ou dérangés.

Après l'avoir récupéré à l'accueil, Conrad déverrouilla la petite barrière et entra dans la salle. Quelques minutes plus tard, la jeune femme le rejoignit et en plus de refermer derrière elle, il chargea un charriot de livre et le plaça devant l'entrée pour les rendre encore moins visibles. Sans un regard vers la jeune femme qui s'était assise sur la petite table, il apporta une grande attention tout à fait artificielle au rangement de son manteau sur l'unique chaise. Tout pour ne pas regarder le spectacle qui l'attendait. Il avait raison. Quand il releva enfin la tête, il dut s'agripper aux bras de la chaise pour ne pas lui sauter dessus. Sa position, ses gestes, et le regard que lui jetait la jeune femme tout en se touchant, manquèrent de le rendre fou. Mais il réussit à mener à bien son projet et ne posa ses lèvres sur elle qu'au moment promis. Il ne savait pas combien de temps ce moment avait duré mais ils eurent besoin d'une longue pause pour reprendre le souffle et retrouver leur calme. Jamais il n'aurait cru que, simplement, poser ses lèvres sur la partie la plus intime de son corps et entendre ses hurlements contenus et étouffés dans la manche de pull auraient pu le faire perdre ses moyens. Tout en la regardant se réajuster, il suivit son regard qui se posait sur son pantalon là où s'étendait la preuve de sa perte de contrôle à lui aussi. Elle fronçait les sourcils. Comme si elle était contrariée. Légèrement inquiet, il la regarda fouiller dans son sac, prendre une feuille et écrire dessus. Il voulu prendre la parole pour, le cas échéant, s'excuser, lorsqu'elle lui posa un doigt sur les lèvres et lui plaqua sa feuille sur le torse. La seconde d'après, elle sortait de la salle comme si de rien était. Intrigué, légèrement inquiet, Conrad retourna la feuille, prêt à recevoir une mauvaise nouvelle.

Tout ceci n'était pas très juste. Mercredi, je vous veux derrière le charriot placé en travers de l'allée qui précède l'alcôve. Quand on se retrouvera sur la même table, vous

attendrez que je me lève et que je me dirige vers notre point de rendez-vous. Là, vous compterez jusqu'à 100 et vous me rejoindrez. Pour infos, je ne veux aucun mot et je trouve cela important qu'il n'y ait aucune preuve de ce que nous faisons. A mercredi. A la première heure. **P.S :** Portez votre manteau.

Lorsque le mercredi arriva, Irène était déjà installée à la même place qu'elle occupait deux jours auparavant. Elle pouvait voir la porte d'entrée et son cœur fit un petit saut de joie en voyant Conrad entrer et dépasser le bureau d'accueil. Elle se mordit les lèvres en le voyant s'avancer avec son manteau démesuré, retenant en vain un petit sourire. Il avait l'air aussi terne et élimé qu'un vieux manteau pourtant, en songeant à l'utilité qu'elle voulait lui donner, elle lui trouvait un charme indéniable. Il s'arrêta un instant à mi-chemin, ôta ses lunettes et pris un mouchoir en tissu pour l'essuyer. Il avait l'air inquiet et un peu tendu. D'où le nettoyage des lunettes, apparemment. Puis il releva la tête et ses très jolis yeux vert et limpides s'écarquillèrent légèrement en croisant le regard amusé de la jeune femme qui le scrutait, deux longues couettes nattées encadrant son visage. Il cligna des yeux, comme paralysé par la surprise puis fronça les sourcils et chaussa ses lunettes en s'avançant vers elle. Elle le laissa s'asseoir, puis, un grand sourire d'anticipation aux lèvres se dirigea vers leur lieu de rendez-vous.

Quelques minutes plus tard, Irène s'efforçait de respirer avec calme quand elle entendit des pas s'approcher. Cachée derrière le charriot placé en travers et surchargé de livres, elle croisa les doigts pour que ce soit son amant et pas un quelconque inconnu à qui elle serait bien en peine d'expliquer pourquoi elle se trouvait à genou dans cette allée. Les pas ralentirent et, en voyant apparaître Conrad, son sac en bandoulière et son grand manteau brun, elle poussa un soupir de soulagement. Quand elle releva la tête pour croiser son regard, il déposait son sac et elle se rendit compte qu'il n'avait toujours pas compris son projet. Alors elle posa son index sur ses lèvres pour lui intimer le silence, se redressa sur ses genoux et l'attrapa par les deux pans de son manteau puis par sa ceinture pour l'attirer vers elle. Pendant les premières secondes, il resta presque interdit tandis qu'elle se consacrait à sa tâche. Il la regardait faire comme s'il ne croyait pas à ce qu'il était en train de voir et de vivre. Puis, après lui avoir fait un clin d'œil, auquel il fut incapable de répondre tant il avait l'air perdu et transporté à la fois, Irène lui pris ses deux et larges mains et les plaça sur les deux longues couettes nattées et qui lui retombaient jusqu'à la taille. Ce fut le coup de grâce. Les mains entourées de ses nattes, il accompagna alors dans ses mouvements et, très vite, Irène sentit qu'il était sur le point de perdre tout contrôle. Comme promis, elle ne laissa pas la moindre preuve de ce qu'ils venaient de partager. Et après l'avoir réajusté et habillé avec délicatesse, Irène se releva entre les bras qu'il avait placé en appui sur l'étagère derrière elle et se lécha le coin des lèvres, souriante.

Plusieurs minutes plus tard, il essayait encore de reprendre son souffle. Ensuite, prenant une grande inspiration, il se redressa et la regarda. Irène redressa ses lunettes qui menaçaient de tomber en souriant. En croisant son regard, son cœur manqua un battement. Dans ses iris limpides, il y avait de la gratitude pour ce qu'elle venait de lui offrir et un petit quelque chose de tendre et de sérieux qui la mit mal à l'aise. Il posa alors sa grande main chaude et légèrement rêche sur sa joue juste au moment où une porte s'ouvrit brusquement dans le mur situé avant l'alcôve. Dans son dos, un homme en tenue de travail bleu, une boîte à outil en main, en sortit, s'arrêta un instant pour les regarder d'un air goguenard, puis reprit son chemin vers le début de l'allée en secouant la tête.

- C'est pas un endroit pour faire ça, les jeunes ! leur lança-t-il à la cantonade, quand il passa devant eux.

Conrad était sur le point de répliquer quand Irène, les sourcils froncés, ôta sa main de sa joue et le regarda alors d'un air entendu pour tenter de lui rappeler leur règle de silence. Dans un grand soupir exaspéré, exagéré mais souriant, Conrad s'éloigna d'elle en silence, les deux mains levées en signe de reddition. Irène, toujours troublée par ses marques de tendresse, était sur le point de prendre congé de lui quand il prit un papier dans son sac, écrivit à toute vitesse en appui sur un livre et le lui plaça entre les seins avant de s'éloigner, un grand sourire aux lèvres.

Je crois que l'on peut dire que nous sommes quittes.

Tout ce que j'espère c'est que vous n'avez pas envie de vous arrêter là. Moi, non, en tout cas. Si vous voulez continuez à... jouer avec moi, rendez-vous lundi, à 9h, devant la porte empruntée par l'homme que nous venons de croiser. Il m'a donné une idée.

P.S : Etes vous sûre de vouloir conserver le silence ? Je meurs d'envie d'entendre le son de votre voix. P.S. 2 : Portez des bas.

Elle était à l'heure. Le lundi qui suivit, juste avant de lui ouvrir la porte, Conrad se demanda si le lapin d'Alice n'aurait pas, lui aussi, réussi à être à l'heure avec un tel rendez-vous à la clé. Sauf que dans l'histoire c'était elle le lapin. C'était elle qui l'entraînait au fond d'un gouffre où il était à la fois étrange et délicieux de tomber. Elle qui l'emmenait dans une relation torride et sensuelle mais avec des règles étranges comme ne pas avoir le droit de se parler. Et lui, avait sauté à pied joint dedans. Par un heureux hasard, elle portait un joli petit pull blanc, coupé juste sous les seins et à peine couvert par une lourde robe salopette en velours rouge sombre. Telle une cruelle reine de cœur en tenue de lapin blanc. Conrad la laissa passer devant lui et admira le ballet de sa longue chevelure lâchée sur ses hanches tandis qu'elle s'avançait et balayait la petite salle du regard.

Bonjour Irène. Bienvenue dans la « petite salle ».

C'est un local technique. Un espace qui relie la bibliothèque à un autre couloir de l'université avec deux entrées et donc deux clés. J'ai du soudoyé quelques personnes pour y avoir accès mais on est tranquille pour à peu près une heure. J'espère que vous avez emmené ce que je vous avais demandé. Si oui, déshabillez-vous et placez vos mains contre le mur à côté de la porte. Si non... déshabillez-vous et placez vos mains contre le mur à côté de la porte. P.S :J'espère que les gémissements ne comptent pas pour des mots.

Elle lui sourit quand elle eut fini de lire ses instructions et commença à se déshabiller sans le quitter du regard. Elle était à l'heure, elle était magnifique et elle portait des bas. Il avait du rompre le mauvais sort qui avait pourri ses relations antérieures pour se voir attribuer tant de chance avec une femme. Elle voulut ôter son pull mais, d'un geste, il lui indiqua de ne pas le faire. Telle qu'elle était vêtue, elle était parfaite. Ses seuls vêtements, son petit pull et ses bas en laine blanche rehaussaient avec délicatesse la teinte pâle et ivoire de sa peau et rendait le triangle sombre entre ses jambes encore plus attirant. Et puis, leur présence ne gênait en rien les projets de découverte de son corps avec ses mains. Il fouilla dans ses poches pour récupérer un préservatif avant de se dévêtir sous son regard à la fois amusé et admiratif. Puis, tout en dévorant du regard son corps nu le plus longtemps possible, elle se plaça comme il le lui avait demandé. Leur deux corps uni et leurs peaux nues enfin en contact, Conrad mit à l'épreuve la règle qu'elle avait fixée. Elle gémit cinq « ah ! », deux « oh oui ! » et un miraculeux « oh mon dieu ! ». Pari réussi !

Ils terminèrent juste avant que le temps qu'ils avaient à disposition arrive à son terme. Ils étaient encore essoufflés quand ils se rhabillèrent. Et Conrad du se faire violence pour ne pas réitérer le geste de tendresse qu'il avait eu pour elle la fois d'avant. Leur relation était plus

forte que tout ce qu'il avait connu mais elle était plus fragile aussi. Malgré ce qu'elle lui avait confié sur sa volonté de maintenir la distance entre eux, de son côté, il ne voyait pas en quoi la tendresse et l'attachement pouvait représenter un si grand péril. Mais il aimait trop ce qu'ils partageaient pour risquer de la perdre avec un geste ou un mot mal placé. Il patienterait donc. Le temps qu'il faudrait. Ou le temps que son cœur exige de pouvoir s'en mêler.

Presqu'un mois s'écoula. Ce jour, ce lundi, serait officiellement le quatrième qu'ils allaient partager ensemble. Et en ouvrant les yeux ce matin là, Irène se rendit compte qu'elle avait le cœur en joie et qu'elle était impatiente. Si quelqu'un lui avait dit, il y a cinq semaines, qu'elle serait ravie de sortir de chez elle, dans le froid, de bonne heure, un lundi matin, elle l'aurait traité de fou. Mais voilà, elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Ils avaient utilisé le local technique deux autres fois et y avaient testé tout un tas de nouvelles positions parfois sages et parfois tellement audacieuses qu'elles seraient dignes de figurer dans le kama sutra. Et puis ils étaient retournés à l'alcôve et avaient exploité tout le potentiel du mur sans livre et du bureau. Le plaisir qu'ils partageaient lui semblait de plus en plus fort et elle luttait pour se contenter de gémir au lieu d'hurler. Tout en se préparant, Irène se sentit aussi perverse que comblée par cet interlude sensuel qu'elle avait réussi à avoir dans sa vie. Elle adorait le fait que ça n'empiète ni sur sa chère et précieuse danse ni sur ses très prenantes et exigeantes études. Une fois séparés, elle n'avait pas à gérer leur relation et elle était libre de mener sa vie sans avoir à se soucier de rien d'autre. Quelle différence avec ses trois dernières relations ! Passionnées, toujours, mais aussi pleine de jalousie quand elle était sorti avec un autre danseur de la troupe ou d'une possessivité mal placée de la part de ceux qui n'acceptait pas ce qu'elle devait faire avec son corps sur scène. Ces histoires l'avaient tellement perturbées que ça avait failli lui coûter sa place dans la compagnie. Elle avait donc décidé de renoncer à toutes formes de relations sentimentales ou de couple. Pas le temps. Pas l'énergie. Trop peur de perdre tout ce qu'elle avait si durement acquis. Alors que là, elle était plus efficace dans son travail universitaire et sa danse s'était améliorée. De temps en temps, elle se disait que ces moments de légèreté et de volupté ne pouvait pas durer. C'était trop beau, trop simple, trop facile. Mais c'était tellement agréable qu'elle avait l'intention de les faire durer le plus longtemps possible. Seulement, elle sentait bien qu'il essayait de l'emmener sur un chemin plus tendre. Il avait des gestes qui le trahissaient avant, pendant ou après l'acte. Mais ils étaient très furtifs. Même s'ils étaient suffisants pour qu'elle sente son cœur s'attendrir. Mais ils étaient trop dangereux. Alors elle préférait ne pas trop y penser. Aujourd'hui, c'était à lui de mener la danse. Et pour la première fois, elle ne savait pas à quoi s'attendre. Après avoir fait un clin d'œil à son reflet, Irène se dit qu'aujourd'hui serait un jour plein de surprise.

Et elle ne croyait pas si bien dire ! Tout d'abord, à cause d'une grève de conducteur dans les transports, elle arriva avec deux heures de retard. Ensuite, quand elle arriva dans la bibliothèque, passablement agacée et légèrement inquiète à l'idée qu'il soit parti en pensant qu'elle lui avait posé un lapin, elle le retrouva debout près de leur table, en grande conversation avec une sublime jeune femme très séduisante et très tactile. Prenant une grande inspiration pour retrouver son calme et son flegme, Irène s'avança comme si de rien. Elle ne pu s'empêcher de sentir son cœur faire un bond de joie en voyant qu'il lui avait réservé sa place habituelle en plaçant son manteau dessus. Sans lui jeter un regard, elle enleva le vêtement et fit mine de chercher son propriétaire. Alors qu'en vrai, elle avait juste envie de le balancer au visage de l'intruse aux lèvres couleur rose greluche pour qu'elle s'en aille.

- Désolé, c'est à moi. Merci, lui dit alors son amant en reprenant son manteau juste avant de prendre congé de sa bimbo.

Malgré la règle qu'elle avait fixée, elle aurait bien aimé lui répondre de vive voix, elle aussi, mais d'entendre la sienne pour la première fois la coupa dans son élan. Elle se contenta

d'hocher la tête en silence avant de s'asseoir. Il était sur le point de le faire lui aussi quand une autre sublime jeune femme en talon aiguille et jupe crayon s'approcha de lui pour le saluer avec autant d'enthousiasme et de sensualité que la précédente. Brusquement, l'idée qu'elle pouvait ne pas être la seule de ses partenaires lui traversa douloureusement l'esprit et le ventre. Elle l'écouta lui parler, agacée et profondément troublée en même temps. Mon dieu, cette voix ! Irène en avait des frissons. Elle était tellement grave et tellement apaisante douce qu'il aurait pu l'utiliser pour enregistrer des séances de relaxation guidée. Sauf que ça n'avait pas du tout un effet relaxant sur elle. Tout en faisant mine de se concentrer sur son carnet de note, elle tenta en vain de calmer l'urgence qu'elle ressentait à se retrouver seule avec lui. Toute seule. Tout de suite. Mais son interlocutrice avait d'autres projets pour lui. Parce qu'elle lui faisait des avances appuyées et à peine voilées qu'il avait grand mal à repousser. A moins qu'il n'en ait tout simplement pas envie. Elle n'accepta de prendre congé de lui que lorsqu'il promit de la rappeler.

- Au revoir monsieur Gautenhauser ! gloussa bimbo n°2 en laissant sa main se balader sur son torse. Au plaisir de lire ta revue !

Alors c'était comme ça qu'il se faisait abordé ? Wow ! Il y avait de quoi se passer de tout effort d'initiative, effectivement. Et pour la première fois, Irène eut envie d'envoyer paître leur règles pour empêcher à ces rapaces femelle de toucher son... son... son quoi ? Son amant de bibliothèque. C'était tout. Et c'est ce qu'elle aimait dans leur relation. Non ? Tirillée entre la frustration et le respect vital des règles qu'elle avait fixées, Irène tentait de calmer ses émotions négatives quand une feuille de papier jaune arriva jusqu'à elle et transforma ce début de matinée chaotique en un sourire amusé et un désir impatient.

Bonjour Irène. Apparemment, rien ne se passe comme prévu aujourd'hui. Vous, en retard et moi... occupé. J'aimerais faire une entorse, une de plus, à nos règles du jeu. Je n'ai rien envie de prévoir cette fois. Je suis sûr que nos corps ont tout ce qu'il faut pour improviser. Si vous êtes d'accord, rendez-vous dans notre allée habituelle et attendez- moi.

P.S : Vous êtes la plus belle de toute.

Irène lui jeta un regard narquois devant ce compliment aussi pratique qu'agréable, puis, lui sourit. Son cœur fit carrément un saut périlleux quand il lui sourit en retour avec ses iris vertes brillant d'un éclat tout particulier. Oh oui ! Tout reprenait sa place et ils avaient tout ce qu'il leur fallait pour improviser quelques gestes coquins dans leur allée.

Elle n'attendit pas longtemps. Mais sentit tout de même de la curiosité et une pointe d'inquiétude quand à l'absence totale de cachette. Le charriot plein de livre manquait à l'appel et quand il s'avança, tellement beau en pull, pantalon sombre et crinière lumineuse à peine coiffée, ce fut sans son manteau. Une fois face à elle, il ôta ses lunettes, les rangea dans sa poche arrière, encadra son visage de ses deux grandes mains, la regarda droit dans les yeux et, à la grande surprise d'Irène, lui déclara de la voix qui l'avait faite frissonner quelques minutes auparavant.

- Je ne me le pardonnerais jamais si je n'essayais pas au moins une fois. Et l'embrassa.

Dans un premier temps, Irène fut trop surprise pour réagir. Essayer quoi ? Un baiser ?! Mais, il avait raison ! C'était la première fois. Et... humm... pourquoi... hum... la délicate danse de ses lèvres sur les siennes fit définitivement taire son cerveau et ses lèvres se joignent à ce pas de deux si simple, si intime et si sensuel. Sa bouche était douce, chaude et tellement agréable. Il captura sa lèvre inférieure entre les siennes et elle caressa la sienne de sa langue. Il approfondit alors son baiser en glissant sa langue dans sa bouche et elle laissa la sienne venir à sa rencontre pour pouvoir le goûter autant que lui, la dégustait. Jamais elle n'avait eu envie qu'un baiser s'éternise à ce point. C'était presque aussi sexy que tous les trucs un peu

fous et salaces qu'ils avaient partagé jusqu'à maintenant. Tout en l'embrassant, elle soupira d'aise en sentant ses deux grandes mains chaudes qui encadraient son visage, l'emprisonnait et la protégeait en même temps. Elle avait une irrésistible envie de le toucher alors elle tendit ses bras et glissa ses mains sous son pull. Comme sa peau était douce, chaude et ferme ! Irène en soupira d'aise. Il lui répondit laissant ses mains caresser ses seins avec lenteur. Leur baiser se prolongea. Il était doux, délicat et Irène, comblée, se mit à sourire contre ses lèvres. Alors elle le sentit reculer et quand elle ouvrit les yeux, il était en train de l'admirer. Le cœur gonflé de joie sous le regard intense et grave de son amant, Irène se mit à picorer ses lèvres comme si elle le dégustait par petit bout. Le regard résolument plongé dans le sien, il l'imita en lui offrant des baisers de plus en plus profond jusqu'à ce qu'ils se mettent à gémir et à s'agripper l'un à l'autre comme s'ils pouvaient passer à l'acte dans un endroit aussi à découvert. Il fut le premier à reprendre ses esprits en interrompant leur baiser.

- Jamais je n'aurais pu penser que des préliminaires soient à ce point intense, craqua Irène en lui adressant la parole. A ce stade, la règle du silence était définitivement caduque.

- C'est parce que ce n'étaient pas des préliminaires. C'était une déclaration.

- Une déclaration ? De quoi ? Oh... murmura-t-elle en croisant son regard limpide et profondément sérieux. Oh ! répéta-t-elle dans un éclair de lucidité qui transperça son cœur d'une brûlure aussi inconfortable que puissante. Mais, non ! Non ! Je te l'ai dit ! Pas maintenant. Soupira Irène en se prenant la tête entre les mains.

- Et pourquoi pas ? Moi je ne veux plus que ça. Voilà. Tu les as vues ? Celles que j'ai saluées. Jusqu'à maintenant, je me suis toujours laissé faire comme ça. Je voulais que ce soit différent avec toi et je n'ai pas pu résister à ta proposition. Seulement, j'en veux plus. Avec toi. J'ai adoré ce qu'on a fait mais j'ai envie d'apprendre à te connaître. Je ne veux plus de règles. Je ne veux plus jouer. Je te veux toi, entière, tout le temps et toute à moi.

- Je ne veux pas que ça s'arrête entre nous. Mais je ne peux pas m'engager dans une relation telle que tu la souhaites, répondit Irène au supplice, complètement paniquée à l'idée d'avoir à gérer une relation amoureuse tellement périlleuse pour sa carrière.

- Tu en es sûre ? lui demanda-t-il en posant sa grande main chaude sur sa joue.

- Oui, affirma Irène après un moment de réflexion. Elle le regardait droit dans les yeux et espérait très fort qu'il change d'avis.

- Alors, dans ce cas, moi, je préfère que ça s'arrête là, lui répondit-il juste avant de poser ses lèvres sur les siennes avec douceur. Au revoir Irène.

- Jeune gens ! tonna une voix. Une femme d'un certain âge, s'avavançait en poussant le charriot de livre d'un pas décidé. Ce n'est pas le lieu pour faire ce genre de chose.

- Ne vous inquiétez pas, madame, répliqua Conrad en se retournant vers elle, en remettant ses lunettes et en s'éloignant sans un regard en arrière. Ça n'arrivera plus.

Le thème du concours de nouvelle de cette année était la correspondance amoureuse. Chaque participant devait proposer une lettre. Peu importait le moment de la relation qu'elle pouvait refléter. Pour l'ensemble de son équipe éditoriale, Conrad avait choisi ce thème en se basant sur des correspondances amoureuses célèbres comme celle d'Alfred de Musset avec George Sand ou encore Albert Camus avec Maria Casarès. Alors qu'en vérité il voulait se nourrir de ces lettres pour soigner son propre chagrin d'amour. Pendant deux ou trois semaines, il avait résisté et ne s'était plus rendu dans la bibliothèque. Puis, autant pour des raisons pratiques que parce qu'il n'arrivait pas à l'oublier, il était retourné à leur table. Mais elle n'y venait plus. Obnubilé par l'idée que le temps lui avait peut-être fait changer d'avis, il avait ensuite essayé de la retrouver. Mais ni à l'université, ni à l'opéra de la ville il ne trouva d'Irène étudiant l'histoire de la danse ou membre d'une troupe de danse classique. Au bout de deux ou trois semaines d'enquête infructueuse, Conrad réalisa qu'elle lui avait menti sur son nom. Et peut-être sur tout le reste d'ailleurs. Et comme elle, de son côté, ne s'était pas mise à

sa recherche, il décida, le cœur meurtri, de ne pas insister. Et tout ce qu'il lui restait était ce concours masochiste où il lisait des lettres d'amour et de désespoir qu'il aurait aimé recevoir ou envoyer au lieu de faire des listes de fantasmes.

Le 14 février était arrivé et la soirée de remise des prix aussi. Traditionnellement, trois lauréats recevaient leur prix au cours d'une soirée où, après avoir annoncé le classement, ils devaient lire leur œuvre devant tout le monde. Conrad adorait ces moments. Parce que c'était de beaux moments de partage et parce qu'on mettait un visage sur des textes qui avaient réussi l'exploit de toucher et d'interpeler le plus grand nombre. Comme chaque année, l'ambiance était chaleureuse et les conversations animées. Quoi de plus inépuisable que de parler d'amour et de comment écrire l'amour ? Puis le moment des remises de prix arriva et les lauréats furent invités à prendre place sur la petite estrade de l'amphithéâtre. Sur trois personnes, une manquait à l'appel. Après la lecture des textes arrivés en troisième et deuxième position, il n'y avait personne pour lire la lettre gagnante. Celle que Conrad avait préféré d'ailleurs. Il ne résista donc pas à l'invitation de remplacer cette Lei I. Santorino.

Cher toi.

Il a plu aujourd'hui. Et la pluie a collé mon tee-shirt à ma peau frigorifiée. Le vent met les pointes de mes seins à l'épreuve et je rêve que tes lèvres me les réchauffent. Je rêve aussi que tu m'ouvres la porte de chez toi mais le froid empêche à mes bras de se lever et de frapper sur le bois qui me sépare de toi.

Je ne le fais pas. J'ai peur que tu me rejette et que j'ai encore plus froid à cause de ton regard qu'à cause de cette pluie et ce vent d'automne.

Je regrette de t'avoir menti. Je t'en veux de m'avoir cru. Je m'en veux de ne pas avoir compris, à chaque sourire que nous avons échangé que ce n'était déjà plus un jeu.

Mon corps t'appelle chaque soir et ma tête ne cesse de repasser en boucle toutes ces phrases pleines de vie, d'esprit, de joie, d'espoir et d'amour, oui, d'amour, que nous nous sommes adressés.

Un mouvement et les murmures dans la salle firent Conrad relever la tête. Devant lui se tenait une jeune femme sublime au corps menu, au pantalon de toile blanche ultra large, à la peau ivoire, aux yeux légèrement bridés, à la longue chevelure noire brillante et aux lèvres aussi rouge que son élégant pull moulant qui laissait une de ses épaules dénudée.

- Désolée pour le retard. Je suis là maintenant, déclara Lei I. Santorino. Son Irène. Et elle continua à lire sans jamais le quitter des yeux, comme s'ils étaient seuls au monde.

Je ne crois ni en l'amour ni au couple. Mais je suis comme une athée qui entretiendrait de grandes conversations avec un ange. Tu, es mon ange. Tu m'as redonné la foi en quelque chose auquel je ne croyais même pas. Un ange plein d'humour, de tendresse et de sensualité que mon orgueil a laissé s'échappé. Que ma peur a refusé que je suive.

Devant ta porte close, j'entends le vent qui se moque de moi. J'ai eu tort de te laisser t'en aller. J'ai eu tort de te repousser. Tout ça parce que j'ai eu peur de ne pas être à la hauteur, de tomber de haut, de perdre le contrôle... Sauf que ton absence a créé plus de désordre que de paix. Et je ne le supporte plus. Ouvre- moi tes ailes. Je m'appête à sauter le pas. Je viens mettre à tes pieds mes manques, mes doutes et mon envie de toi. Ouvre- moi tes ailes. Ouvre- moi ta porte. Ne me laisse pas seule avec ce vent froid qui se moque de moi. Dis- moi qu'il n'est pas trop tard. Dis-moi que tu veux toujours de moi.

Le regard plongé dans celui de l'autre, ni Conrad ni Irène n'entendirent les applaudissements. Pas plus qu'ils n'entendirent les cris et les sifflets enthousiastes qui accompagnèrent leur baiser d'amants, d'amoureux, réconciliés. Par contre ils ne purent s'empêcher de pouffer de rire en entendant une voix, dans le fond de la salle leur crier :

- C'est pas un endroit pour faire ça les jeunes !

Fin.